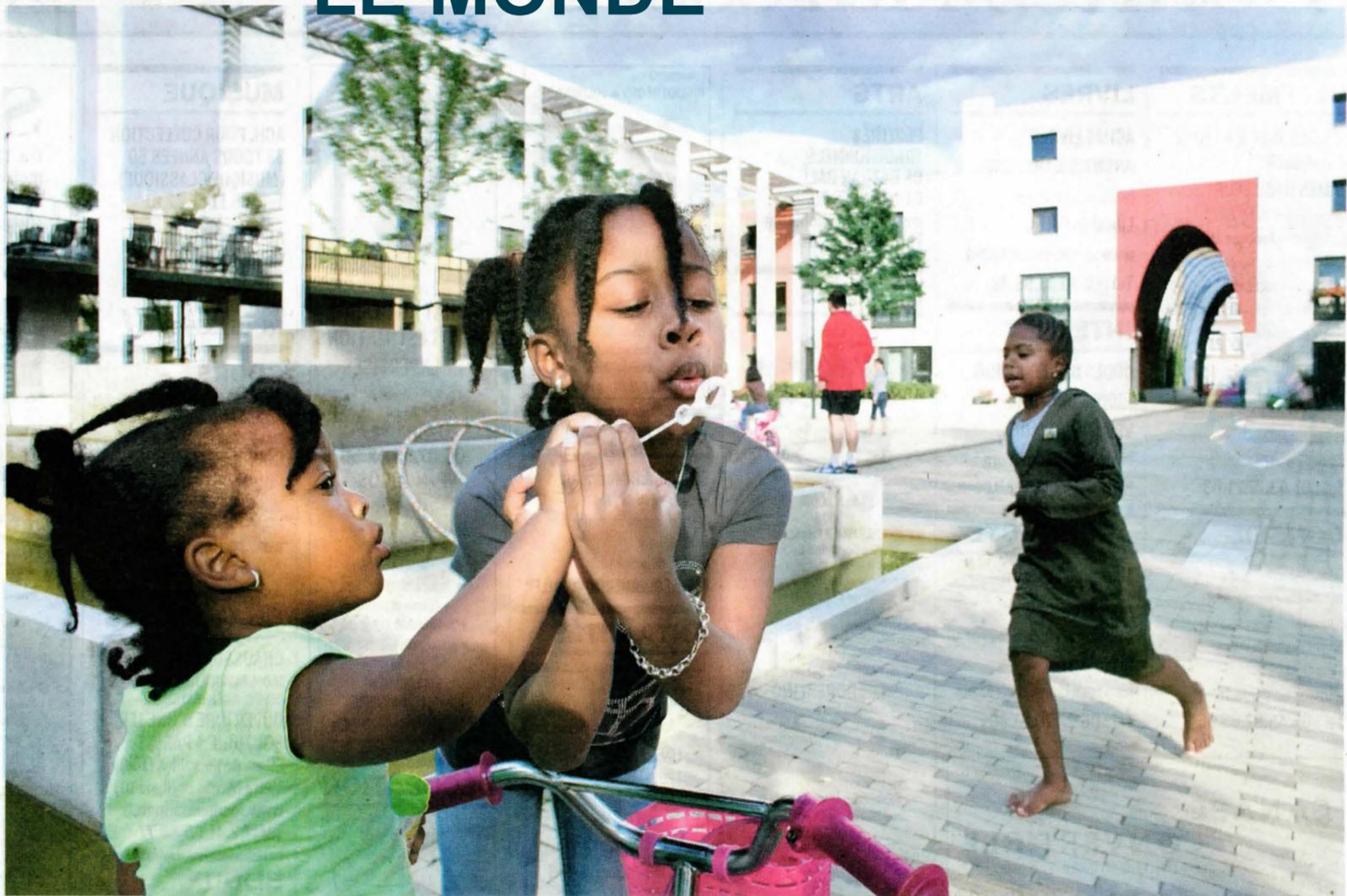


Dans la résidence Le Medi,
à Rotterdam, en septembre 2009.

INGE VAN MILL/HOLLANDESE HOOGTE/REA



ELISE VINCENT

Rotterdam (Pays-Bas)
Envoyée spéciale

Depuis un peu plus de trois ans, à Rotterdam, une étrange résidence émerge chaque matin des brumes de la mer du Nord. A Bospolder, ce quartier défavorisé près du port, certains riverains l'appellent la « Casbah ». Son vrai nom, c'est Le Medi, un raccourci pour Méditerranée. Son architecture mélange la brique rouge traditionnelle hollandaise et le principe du riad marocain. On pourrait dire qu'il s'agit d'une sorte de *gated community* pour personnes issues de l'immigration.

Dans l'esprit de ses bâtisseurs, Le Medi n'a pourtant rien à voir avec ce concept de quartiers résidentiels ultra-sécurisés pour riches Américains. Mais le principe est comparable. Au Medi, les cinq portes d'accès sont fermées chaque soir et toute la journée du dimanche. Des grilles défendent de grands garages couverts. Et ceux qui sont venus s'installer là ont un niveau de vie plus élevé que les autres habitants du quartier.

Avec ses rues longilignes bordées d'HLM tristes, Bospolder est l'un des endroits les plus pauvres des Pays-Bas. L'un de ces quartiers où a été progressivement reléguée une main-d'œuvre, originaire du Maroc, de Turquie et des ex-colonies néerlandaises, venue travailler au port après la seconde guerre mondiale. Un lieu où se concentrent aujourd'hui plus de 80 % d'allochtones, soit, selon la définition hollandaise, des personnes qui ont au moins un parent né à l'étranger.

L'originalité du Medi est d'avoir été conçu pour des résidents du quartier de Bospolder en voie d'ascension sociale. Des personnes pour la plupart issues de l'immigration, qui avaient tendance à quitter la zone du fait des problèmes d'insécurité (drogue, prostitution...), l'abandonnant ainsi à sa lente ghettoïsation depuis la crise économique des années 1970.

L'idée de les faire accéder à la propriété est un classique de la rénovation urbaine. Mais dans le cas du Medi, la logique a été poussée à l'extrême. Le style arabisant a été conçu spécialement pour séduire un public issu de l'immigration, notamment marocaine et turque, importante à Bospolder.

Bilal, 34 ans, et son épouse Ayse, 32 ans, tous deux d'origine turque (ils ont voulu rester anonymes, comme la plupart des habitants interrogés), incarnent à eux seuls la publicité idéale pour Le Medi. Ils reçoivent dans leur intérieur bien rangé. Une vue d'Istanbul dessinée au mur laisse deviner leurs origines. Lui, en jean et polo, est fonctionnaire municipal. Elle porte le voile et reste au foyer. Ils se sont rencontrés dans le cadre d'un mariage arrangé par leurs familles.

Avant Le Medi, Bilal et Ayse avaient, comme beaucoup d'autres, fui leur quartier multi-ethnique plus au sud de Rotterdam pour vivre dans une « Vinex », l'une de ces banlieues pavillonnaires hollandaises où tout se fait en voiture. « Mais tout était trop propre, il n'y avait que des Hollandais très éduqués, moi, j'aime la diversité. Ici, nous avons nos amis, la famille, le boucher halal », explique Bilal. Leurs voisins d'alors, Kurdes, ont acheté au Medi en même temps qu'eux.

Au Medi, où tout regarde vers l'intérieur, Bilal et son épouse ont vite retrouvé leurs repères. La centaine de logements est pour l'essentiel orientée vers un patio central où coule une fontaine. La plupart

La casbah de Rotterdam

Aux Pays-Bas, les classes moyennes issues de l'immigration accèdent à la propriété dans des résidences conçues pour elles. L'expérience satisfait les habitants sans résoudre la question de l'intégration

lecture marocaine à Rotterdam pour en « faire un thermomètre de l'acceptation de notre présence ».

L'autre personnalité est le responsable de la planification urbaine de la ville de Rotterdam, Jeroen Van der Burg, 57 ans. Si préoccupé par le sort des ghettos urbains, qu'il a pris quelques jours avec sa famille pendant les vacances de l'été 2011, pour visiter Vénissieux, dans la banlieue lyonnaise.

Restait aux deux hommes à trouver un terrain d'expression commun. L'occasion est venue quand Jeroen Van der Burg a eu la charge, à partir de 1995, de l'énorme chantier de rénovation urbaine des docks de Rotterdam. « J'ai tout fait pour trouver un bloc de bâtiments où glisser nos idées », raconte-t-il. Comme beaucoup de villes européennes, Rotterdam commençait alors à se soucier du manque de mixité sociale dans ses quartiers paupérisés.

Le Medi a toutefois eu à affronter l'opposition des politiques. Le projet est arrivé à maturité au début des années 2000, juste à l'époque où le leader d'extrême droite Pim Fortuyn, assassiné en 2002, commençait son ascension médiatique. Son parti, le *Leefbaar*, est resté la principale force politique de la ville jusqu'en 2006. La première pierre du Medi a donc été posée seulement en mars 2007 et la construction terminée fin 2008.

Aujourd'hui, l'heure des premiers bilans a sonné. Une chercheuse de l'université d'Amsterdam, Sabine Meier, s'est penchée sur la mixité ethnique. Sur ce plan, Le Medi a réussi le pari de ses inventeurs : 40 % des acheteurs sont des primo-arrivants. Parmi eux, 10 % de Marocains, autant de Turcs, deux familles capverdiennes, deux pakistanaïses, une iranienne, une cubaine et une vietnamienne. Les autres acquéreurs, pour 35 % d'entre eux, sont des enfants de la deuxième génération. Les 25 % restant sont des Néerlandais d'origine, souvent bourgeois bohèmes, en quête d'expériences multiculturelles.

Le bilan de l'« intégration » avec le quartier de Bospolder apparaît plus mitigé. Joël, 37 ans, gérant d'un magasin de vêtements, s'est endetté jusqu'au cou pour

acheter au Medi avec son épouse, assistante sociale. Ses parents sont indonésiens, la mère de sa compagne est originaire de Papouasie-Nouvelle-Guinée. S'il est dithyrambique sur son investissement au Medi, il admet comme beaucoup hésiter encore à inscrire leur fillette de 2 ans à l'école du quartier. « Nous sommes partiellement blacks, dit-il. Mais je crains qu'elle se retrouve avec trop d'enfants qui parlent mal le hollandais. »

Un fossé social qui cause du souci à Arnoud Grootenboer, le policier de 32 ans qui veille à distance sur Le Medi et Bospolder en échangeant des tweets avec les habitants. Chaque jour, il fait aussi sa ronde à vélo : « Côté Medi, le trottoir a des bancs et de la verdure, pas côté Bospolder. Quand il y a de la casse au Medi, la ville répare immédiatement, pas à Bospolder. » Récemment, les dégradations sur les voi-

« Tout était trop propre, il n'y avait que des Hollandais très éduqués, moi, j'aime la diversité. Ici, nous avons nos amis, la famille, le boucher halal »

Bilal, 34 ans
habitant de la résidence Le Medi

tures du Medi se sont aussi multipliées. « Il faut un pont entre le quartier et Le Medi car dans quinze ans, plus personne ne se souviendra de comment ça a commencé », prédit-il.

Annick Schelling, 28 ans, gère une association de médiation sociale de Bospolder et s'avoue aussi dubitative. Son quotidien, ce sont les familles monoparentales, les fins de mois difficiles et la jeunesse en détresse. Lors de l'inauguration du Medi, elle a contribué à la réalisation d'une mosaïque qui se voulait un lien entre les habitants de Bospolder et ceux du Medi. Celle-ci est depuis collée sous l'arche orientale qui fait office d'entrée. « Mais les

gens du Medi ont développé leur propre mode de vie, dit-elle, ne serait-ce que parce que, eux, travaillent. »

Kitty, 31 ans, jolie brune aux cheveux longs, habitait Bospolder avant d'acheter au Medi et partage cette déception. Indonésienne par sa mère, elle appartient à la deuxième génération de l'immigration, importante au Medi. Du pays de leurs parents, ne leur restent souvent que des reliques posées sur des étagères Ikea. Kitty, intérimaire dans la publicité, a fixé dans ses escaliers des marionnettes d'Indonésie qui appartenaient à ses grands-parents. « L'idée du Medi était bonne, mais dans la vraie vie, c'est eux et nous », estime-t-elle. Ceux du Medi font leurs courses à l'équivalent local de Monoprix, ceux de Bospolder chez Lidl.

Le concept du Medi pourrait toutefois faire florès. A La Haye, dans le quartier du Transvaal, l'un des plus durs des Pays-Bas, un projet appelé « De Oriënt » a été achevé, fin décembre 2011. La population ciblée, cette fois, est la diaspora du Surinam. Celle-ci s'est enrichie autour d'une rue où se concentrent des boutiques spécialisées dans le textile indien. Et pour répondre à ses goûts, l'architecte Wilfried Van Winden, également concepteur de la grande mosquée de Rotterdam, a intégré aux bâtiments des coupes d'inspiration hindoue.

Cet habitat et ses nouvelles habitudes sociales entraînent dans leur sillage une surprenante et progressive inversion des clichés. Comme chez ce Marocain du Medi, Naguib Chukri, agent pénitentiaire marié à une Néerlandaise. Il explique qu'il hésite à emmener son fils en vacances au pays parce qu'il est « blond aux yeux bleus ».

Dans un bar voisin du Medi, un bistro de Bospolder à l'ambiance héritée de l'époque faste des docks, les clients s'accrochent au zinc comme à un fond de cale. « Le Medi a amélioré l'image du quartier. Il y a bien des mécontents mais ce sont des jaloux : pour eux, c'est un truc d'Arabes riches », assène pour sa part le patron, convaincu que le projet est malgré tout l'incarnation d'un certain multiculturalisme réconcilié. ■